

LA MUSIQUE

ET LA RENAISSANCE DE L'INCONSCIENT

S'il est un concept qui semble relever, non pas précisément de la psychologie française, mais de la philosophie européenne, — en désignant ainsi l'ensemble des problèmes qui, par leur insistance, tendent à prendre un intérêt international, — c'est bien assurément le concept de l'Inconscient. Mis en honneur par des penseurs très libres, sans attaches professionnelles, tels que Schopenhauer, de Hartmann, Myers, Höfding ; peu prisé des philosophes classiques et officiels que son indétermination irrite et que sa complexité déconcerte, il pénètre de plus en plus la spéculation quand elle daigne s'appliquer aux problèmes du Réel, en même temps qu'il se révèle, d'une manière directe et saisissante, dans la foi des croyants, dans les inspirations des artistes et des poètes. Il ne cesse donc, depuis un siècle, de gagner en consistance, en importance : c'est ce qu'il nous sera permis de vérifier à propos d'une étude qui vient de le replacer explicitement au premier rang de l'actualité, nous voulons parler du récent ouvrage de M. A. Bazailas, intitulé : *Musique et Inconscience*.

Il était inévitable que cet ouvrage, subtil et séduisant, déroutât la mentalité intellectualiste. Cette mentalité a prédominé depuis la scolastique du moyen-âge jusqu'à nos jours — jusqu'aux décisifs travaux de Schopenhauer, de Bergson, de Blondel, de William James, de James Sully, et de tant d'autres psychologues savoureux, ayant le sens du concret et du vivant.

L'influence de J.-J. Rousseau et des Romantiques n'a pas contrebalancé, à ce point de vue, l'influence de Descartes. Trop de philosophes classiques ont conservé une invincible défiance envers le monde de l'Inconscient, région semée de pièges, où ne se glissait point la rassurante lumière de l'Evidence. Leur méthode superficielle, dédaignant les états de conscience obscurs et le mouvant « devenir » de la vie affective, n'a accordé d'attention, n'a reconnu de valeur qu'aux « idées claires et distinctes », qu'aux concepts abstraits ; elle a paru se complaire dans l'analyse et dans la déduction géométrique, — perdant de vue cette circulation latente de sentiments et de tendances, niant presque l'intérêt de ces « perceptions sourdes » que Leibniz lui-même se refusait à négliger. A l'instar des stoïciens — eux aussi intellectualistes dans l'ensemble de leur doctrine — qui n'attachaient de prix à ce grouillement confus de forces animales que dans la mesure où la Raison et sa docile servante la Volonté les captaient, les maîtrisaient et, après une rigoureuse sélection, les faisaient concourir à une fin morale, — ces philosophes se sont toujours demandé à quoi pouvait bien mener l'étude de cet Inconscient, si difficilement malléable. Or, précisément, le livre de M. Bazaillas vient réagir contre ce tour d'esprit : il ouvre une large échappée sur une région, presque inexplorée, de la Psychologie ; en même temps, il représente et caractérise l'attitude de nombreux artistes, de nombreux penseurs, de nombreux poètes, penchés sur les abîmes de cet Inconscient d'où montent vers notre Raison si fragile tant de tumultes, tant de voix.

L'auteur a considéré l'expérience musicale comme un phénomène de *grossissement* ou d'*approche* qui lui facilitait l'accès de ce règne mystérieux et qui, grâce à des coïncidences merveilleuses, lui restituait avec une fidélité parfaite et une éloquence surprenante l'image dynamique de nos sentiments et de nos émotions, dégagés de toute combinaison intellectuelle, de tout compromis pratique. Il y a découvert l'expression synthétique et globale des procédés de ce « personnage » énigmatique qui s'y dévoile à nous bien plus nettement et plus directement que dans le rêve, trop confus, trop traversé de courants divergents ; bien mieux que dans les troubles de la sensualité, intermittente et grossière comme le Désir ; bien mieux même que dans le sentiment religieux ou dans l'inspiration

poétique où se mêlent trop d'éléments d'ordre rationnel, souvent à notre insu... *Il a donc étudié la musique comme un produit organisé de ce monde intérieur qui assure la vivante continuité entre la matière et l'esprit* (1). Suivons-le dans cette voie, en laissant de côté tout préjugé d'école, en consultant nos impressions et nos souvenirs, en interrogeant les grands artistes qui ont autorité pour se faire les interprètes du « miracle musical ». Voici ce que nous constaterons.

La séduction singulière du langage musical, toute pleine d'intimité et de profondeur, vient de ce que, rejetant tout ce qui est formel et conceptuel, ce langage riche et tout-puissant traduit l'essence première des êtres et des choses, nous en donne la connaissance, ou plutôt l'intuition immédiate. Il n'exprime pas telle ou telle joie, telle ou telle affliction, en la motivant, en retraçant sa genèse, son histoire; il se tient en deçà de tout accident, de tout phénomène; il peint la Joie, la Douleur même, — tous les sentiments rétablis dans le principe secret de leur activité génératrice. Langage à la fois substantiel et universel, puisque la vie intérieure le pénètre, le fait participer à son abondance, et puisqu'il saisit en nous, pour les exciter en accord et les mettre en vibration, les états primitifs de la Sensibilité ! Songeons aux admirables symphonies de Beethoven. Car, bien entendu, il faut écarter, à l'exemple de Schopenhauer, toute musique, pittoresque ou dramatique, qui tente trop visiblement de se situer dans un cadre spatial : « l'ordonnance architectonique des rythmes, la symétrie extérieure que le déroulement des images motrices tend à y maintenir sont autant d'artifices de la Représentation, autant d'amorces pour ramener la musique à des données extensives ou quantitatives; bien loin de nous délivrer du fantôme de l'espace, cette forme d'art dégénérée s'applique exclusivement à des dispositions matérielles et renonce ainsi à sa véritable mission ». Eliminons, outre les œuvres trop habilement descriptives et imitatives qui, demeurant à la surface des choses, ont le défaut de sacrifier l'inspiration à la virtuosité de la technique, l'opéra et même le drame lyrique qui font trop souvent appel aux sens, aux facultés de la Représentation; — essayons, en

(1) Dans une remarquable communication, faite oralement à l'Académie des Sciences morales, M. Bergson a signalé la nouveauté d'une telle méthode.

revanche, d'analyser la neuvième symphonie de Beethoven. Nous y verrons le triomphe de la pure mélodie où chantent toutes les voix du cœur, — un hymne radieux à la Joie où s'exalte l'âme affranchie des contraintes morales, des préjugés sociaux, des lois déprimantes de l'Action, et comme replongée dans la grâce et dans la candeur primitives. De même, le quatuor en ut dièse mineur mêle à l'expression du ravissement contemplatif celle d'une tristesse calme, résignée et confiante, qui ne se révolte pas contre les arrêts du Destin, contre l'ineluctable fatalité de la Mort. Cette musique, si grave et parfois si religieuse, — parce qu'elle est toute débordante de haute spiritualité et de rêves métaphysiques, — est, en même temps, souple, épanouie, parce qu'elle évoque l'ingénuité heureuse de l'âme qui, s'étant enfin reconquise, neuve et pour ainsi dire vierge, reflète la mouvante beauté de l'univers. Fort diverses sont assurément les modalités de ce *lyrisme émotionnel* qui est celui de Beethoven et que César Franck, ce maître ineffable au même titre que Fra Angelico, a pratiqué à son tour (1). Ce lyrisme n'est pas asservi aux capricieuses fantaisies du Moi, comme l'a été trop fréquemment celui de nos poètes romantiques ; il ne comporte aucune surcharge ; il est l'orchestration *naturelle* des sentiments humains en ce qu'ils ont de plus universel ; spontané et primesautier, il nous permet d'entendre les harmonies intérieures, parce qu'il ne s'attarde point aux divertissements frivoles, aux ornements factices, à l'art méprisable de charmer les sens. Et comme soudainement il nous révèle notre essence, dépassant ainsi notre raison humiliée qui confesse son ignorance ou son erreur, il atteint, sans peine, en se jouant, au sublime. Dès lors, on comprend la théorie de Schelling affirmant, après les néoplatoniciens, que l'Art (et spécialement la musique) nous fait communier avec l'Absolu. « La philosophie conçoit Dieu, dit-il en substance ; l'art, c'est Dieu ; grâce à lui s'efface toute dualité entre le sujet et l'objet ; l'Absolu est possédé, réalisé pleinement. » Illusion mystique, peut-être !... Mais, assimilant Dieu à la

(1) Cf. les Béatitudes ; la Symphonie en ré mineur, avec les thèmes de la croyance et de l'allégresse si bien mis en relief par un élève de C. Franck, M. Guy Ropartz. — Hegel déclare que le genre *dramatique* est le plus *complet* des arts. Peut-être !... Mais, à coup sûr, il n'est pas le plus suggestif, le plus riche d'humanité. Il est trop *extérieur* et *conventionnel* ; à tel point qu'il implique, de l'aveu de tous, une *optique* spéciale.

Beauté parfaite, ou, pour parler le langage de Platon, à l'Idée même de la Beauté, comment s'étonnerait-on que Schelling ait attribué à la musique le privilège d'atteindre à l'Universel, d'aboutir à l'intuition émouvante de l'Absolu, après avoir éliminé tout ce qui est accident, phénomène, tous les résidus de la Représentation ?

Quoi qu'il en soit, par ce qui précède on peut aisément se rendre compte que la musique n'est autre chose qu'un *symbolisme psychologique* : « L'impression musicale, qui en est l'élément constitutif, doit être saisie sur le trajet des données de la conscience venant s'insérer dans le monde des sons et s'ajustant avec docilité aux attitudes variées que celui-ci leur imprime. » Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, ce symbolisme ne manque pas d'unité. Mais cette unité nous apparaît comme celle d'un système *mobile*, d'une organisation complexe et délicate, correspondant à une certaine tension de la vie plutôt qu'à une forme statique de la pensée ; elle ressemble moins aux synthèses immobiles, opérées par la connaissance, qu'à ces unités organiques de contraction, spontanément dressées par la vie émotionnelle, et auxquelles se mesure la richesse d'une sensibilité. Elle réside dans certaines forces élémentaires, dans certains courants sentimentaux (ou « feelings ») qui se dissocient et se recomposent tour à tour, selon une sorte de *rythme*. On pourrait dire que c'est simplement un centre de perspective psychologique, d'où il est facile d'embrasser et d'apprécier la *qualité* et toutes les ressources d'une âme. Lorsque ce symbolisme s'adresse à l'Intellect pour chercher en dehors de lui-même un principe de cohésion logique, on aboutit à l'art classique ; lorsque, au contraire, indifférent au monde de la Représentation et du Concept, il se borne à susciter lentement, par suggestion, l'image du monde sentimental et subconscient, on aboutit à l'art romantique. — En tout cas, le symbolisme musical, qui se déroule sur le plan de l'amoralité, a pour résultat naturel d'endormir les énergies actives ; il est un « quiétif » de la volonté. Si nous ne réagissions pas, il nous conduirait vers une sorte d'état léthargique, somnolent et doux, vers le renoncement à toutes les passions trompeuses, à la Vie même qui nous meurtrit, vers le Nirvâna. Faisant retour à ce processus d'émotions concrètes où toute conscience doit s'insérer pour avoir chance de durer, la

musique nous montre, nous découvre inopinément toutes les *virtualités* que renferme notre plus profonde personnalité et que nous ne soupçonnions pas; elle accroît de cette façon nos ressources psychologiques, nos « disponibilités » sentimentales, dont la variété nous avait échappé; ou, du moins, elle nous fournit les moyens d'en jouir intégralement. En un certain sens, elle nous révèle à nous-mêmes. C'est une magicienne.

Dans la musique pure, — c'est-à-dire dans la symphonie telle que l'ont traitée les grands maîtres et dans la mélodie sincère, humaine qui ne vise pas uniquement à plaire, — l'image auditive prend donc une valeur psychologique et, loin de se projeter ou de se fixer dans l'espace, se confond avec la *durée qualitative* de nos états dont elle reproduit les nuances changeantes. « L'expérience musicale paraît avoir pour loi de développer un schéma, ou songe construit, immédiatement imposé par les sons, en images et en sentiments dont ce schéma indiquait, sous sa forme concentrée, les *directions possibles*. » — C'est comme un éloquent appel, adressé à notre faculté imaginative, que la vertu originale des sons plonge en un état de rêve, ou de lucidité somnambulique. Les esprits réfractaires à la musique sont précisément ceux qui ne répondent pas à cet appel, parce que la perception des sons est pour eux, non un moyen de suggestion, mais une fin. Leur sensibilité ne s'ébranle pas sous le choc de l'impression esthétique dont les « ondes vibratoires » devraient se prolonger jusque dans l'intimité la plus reculée de leur moi, entraînant derrière elles tout un cortège de visions et de rêves adaptés à la qualité *particulière* de ce moi. Il faudrait un mouvement du « schéma auditif » dans le sens de l'émotion pure; mais ce mouvement — pas plus, du reste, que l'image construite qui capterait et concentrerait le flot des émotions — ne se produit pas et n'a point chance de se produire chez ces êtres moralement desséchés qui ne se livrent plus aux miraculeux prestiges de cet art persuasif. D'autres fois, la sensibilité physique de ces indifférents, loin de profiter de la réduction des éléments résistants et de *l'assouplissement momentané des données motrices*, pour résonner comme une table d'harmonie et pour s'abandonner tout entière, passive et plastique, aux charmes de la suggestion, — se hérisse, se réserve et repousse

la grâce musicale. Regardez ces « philistins » impassibles durant un concert : vous ne remarquerez pas chez eux ce que l'observation et l'analyse démêlent à l'origine de l'émotion musicale : des attitudes variées du corps qui semble « épouser » le sens changeant de la mélodie ; des dispositions différentes et comme des synthèses de la sensibilité affective qui *réalise* et joue à sa manière les accords perçus. Pareils à ces âmes endurcies, impénitentes, qui demeurent volontairement fermées à la grâce divine et qui, d'après la théologie catholique, sont celles des damnés, — ces « philistins », justement raillés par Flaubert et tous les Parnassiens, sont imperméables aux douces influences de la Musique. — On voit aussi quelle est l'erreur (assez répandue) de tous ceux qui, apportant des préoccupations intellectualistes en ce domaine spécial de l'Esthétique, cherchent à comprendre un morceau de musique comme un problème de mathématique, ou s'étonnent que tous les auditeurs n'en proposent point une seule et même explication. Ils oublient que la Musique ne crée en nous qu'un *état d'âme général* (de joie, de tristesse, d'anxiété), et que chacun de nous *particularise* et nuance cet état d'âme en y déversant ses propres émotions, ses propres souvenirs, ses propres rêves, dans la mesure où ces nouveaux éléments peuvent se fondre les uns avec les autres et s'accorder avec la teinte essentielle de l'état de conscience. C'est pourquoi, sans doute, nous goûtons un plaisir de « jeu », comme dirait Spencer, à cet art éminemment souple et subjectif.

Aussi bien, du plan de la vie physique où elle se présente d'abord comme une attitude du corps et comme la structure dynamique de nos émotions, l'expérience musicale s'achemine vers le plan de la pensée pure où elle affecte les dehors d'une *méditation* continue et interprétative : synthèse libre, pleine d'aisance, qui ne rappelle que de fort loin les constructions de certains hallucinés, de certains déments s'ingéniant à bâtir le *roman* de leur folie (1). Le plus souvent, il y a donc, dans le cas qui nous occupe, collaboration entre le sentiment et la pensée. Il arrive, par exemple, que la jouissance d'ordre musical se renouvelle au contact des associations d'idées qu'elle a suscitées

(1) Cf. aussi le cas de *Délire onirique*, assez cohérent, tout au moins en sa direction générale et ses grandes lignes, que M. Paul Bourget a introduit dans sa pièce : *l'Emigré*, et qu'il a emprunté aux docteurs Régis, Dupré, etc.

et qui l'enrichissent. L'esprit opère, finalement, en nous une prompte traduction de l'ébranlement affectif. Il confère à l'expérience musicale un caractère plus *réfléchi* et plus *universel*, en la transposant, en la détachant quelque peu de ses origines organiques et individuelles. Mais il est encore plus fréquent, plus normal que, — la magie des sons dissolvant les substances, les concepts, tous les produits de la Représentation, — la personnalité consciente, sorte de cristallisation provisoire, s'abolisse pour faire place à une demi-conscience qui se complaît dans le relâchement du rêve; l'âme alors, revenant à un *devenir* purement phénoménal, se repose des tourments de la spéculation, des efforts de l'Action. C'est la vie végétative, en son charme fruste; c'est le pays merveilleux où s'ouvrent devant nos yeux, avec leurs floraisons luxuriantes, les forêts vierges de l'Inconscient.

Car, grâce à l'expérience musicale *qui imite si fidèlement tous les procédés de l'Inconscient*, voici que nous entrevoyons ce règne étrange. Bien plus: nous l'abordons directement. Il ne nous reste plus, après cette analyse inspirée de Schopenhauer, qu'à confronter le produit ou l'effet avec la cause qui l'engendre. A coup sûr, il sera malaisé de définir avec une rigueur mathématique une réalité si touffue et si fuyante. Mais est-il donc si facile de donner une *définition* lumineuse et péremptoire de ce qu'on nomme la Raison? Est-ce là une faculté de création et d'invention? N'est-ce pas plutôt une faculté de coordination (1) qui classe et enchaîne logiquement, sous forme de lois, les vérités dont l'hypothèse, guidée par l'intuition imaginative et contrôlée par l'expérience et l'observation méthodique, avait soupçonné, — avant de la découvrir, — l'existence? « Sergent de bande à ranger nos pièces », écrivait pittoresquement Montaigne. Ne faut-il pas y voir surtout une faculté d'adaptation au milieu, grâce à laquelle nous pouvons, sous la pression brutale des circonstances, satisfaire aux mille exigences de l'Action pratique et avoir une prise immédiate sur toute nos ressources mentales, sur toutes les notions acquises, ainsi condensées en des « cadres » multiples? Inutile, dès lors, de chercher longuement dans notre stock intellectuel des connais-

(1) Cf., à ce sujet, les livres de MM. Boutroux, Blondel, Poincaré, Duhem, sur la contingence des lois de la nature, sur la relativité de la Science, sur la définition de l'idée de *loi physique*, sur les étroits rapports de l'action et de la spéculation, etc.

sances si bien étiquetées et si promptes à s'accommoder aux besoins de la Vie! — Quoi qu'il en soit, à défaut d'une définition scientifique de l'Inconscient, nous nous appliquerons à en montrer les différents aspects, les diverses manifestations. *La zone inconsciente*, nous l'explorerons dans son ensemble, nous en tracerons la courbe et la topographie, en usant d'une méthode de régression patiente, en nous aidant de prudentes conjectures qui s'appuieront sur des faits déjà constatés. — A la suite de M. Bazaillas, nous ne concevons pas l'Inconscient comme les autres philosophes qui, en majorité, y saisissent un degré inférieur de la conscience réfléchie, — degré transitoire d'où nous devons nous élever sans tarder à la conscience « claire », à l'aperception leibnitzienne qui, seule, nous donne la pleine maîtrise de nous-mêmes. Nous reprocherons à Hartmann d'y recourir comme à une « clé », comme à une solution suffisante toutes les fois que la *série* intelligible des causes psychologiques ou physiques brusquement se suspend, — l'assimilant de la sorte à une expérience très contestable et « déficiente » dont il faudrait combler les lacunes. « De même, chez Spinoza, la croyance illusoire en la liberté naît, dans un monde voué à la continuité des causes, de l'ignorance des conditions essentielles qui échappent à nos investigations trop courtes. » L'Inconscient n'est pas *simplement* un ordre équivoque, incertain, résultant de l'obscurité et du mélange de nos idées que l'analyse n'aurait pas encore distinguées, coordonnées. Il importe de faire table rase de ce dogmatisme de la Connaissance qui prétend ramener l'être aux lois théoriques de la Pensée et n'accorder de valeur qu'à tout ce que la Raison a marqué de son empreinte. Avec MM. Bergson et Blondel, nous estimons que les systèmes organisés de la vie mentale nous apparaissent de plus en plus comme des *extrémités*, ayant leur préparation, communiquant par une série d'intermédiaires, de formes ébauchées et successives qui assurent des unes aux autres une indestructible continuité. Nous estimons qu'il convient de replacer l'esprit au sein de l'Action, de la vie créatrice, plutôt que dans le splendide isolement de la pensée abstraite et de la dialectique explicative. On a intérêt à étudier désormais les lois, riches et complexes, de ce naturalisme psychologique pour qui le sentiment, l'instinct, la spontanéité, *antérieurs* à l'Intelligence, se développent d'après

une logique spéciale, indépendante. Ainsi, la conscience, loin d'être la *mesure* de la réalité intérieure, sera considérée comme le faisceau provisoire de certains états dominés par l'*attention* à la Vie, — ou plutôt, comme la synthèse momentanée et agissante de ces états clairs, car elle sera capable d'influer sur le cours des phénomènes psychologiques qu'elle harmonisera, qu'elle empêchera de s'éparpiller, de se dissoudre; mais elle pourra s'évanouir sans que l'activité mentale, dont les racines pénètrent et s'alimentent au sein des forces subconscientes, soit arrêtée. Le Moi n'est donc plus qu'une sorte de *réussite*, de combinaison fragile et instable, d'équilibre psychologique: telle la liberté politique que Montesquieu compare à une fine pointe oscillant entre l'anarchie et le despotisme.

Au surplus, que noterons-nous et que devinerons-nous au cours de nos investigations? — Des forces psychiques qui sont demeurées en dehors de la concentration et de l'unité du « Je pense »; — d'amorphes déchets de notre industrie mentale; — des états purement affectifs qui n'ont été ni localisés dans un cadre moteur ou dans une construction intellectuelle, ni utilisés dans l'action quotidienne; — des sentiments confus qui végètent et qui n'arrivent pas à se formuler, tout en persistant dans leur existence précaire; — des intuitions encore vagues qui ne se sont point précisées en se « coulant » dans les catégories du Jugement; — un dynamisme flottant, sans orientation suivie qui puisse le sauver de la dissolution ou de la transformation perpétuelle, en le pliant à des applications immédiates, dynamisme bizarre qui se laisse envahir par des courants de pensée variables, fugitifs, déterminant des groupements instantanés et des dispositions éphémères; bref, une conscience affective à l'état libre, détachée de tout schéma moteur, et qui se joue dans l'anarchie délicieuse du rêve, — un jaillissement imprévu d'énergies jusqu'alors ignorées qui nous procurent une jouissance singulière et qui semblent augmenter en nous le flux profond de la Vie. L'Inconscient correspond, en somme, à une espèce de *transition entre la réalité cosmique, dont il résume les principaux caractères, et la réalité mentale dont il facilite le fonctionnement par les apports de son extraordinaire fécondité*. A l'hypothèse d'une continuité analytique qui, en l'envisageant sous ses deux aspects extrêmes, tente de réduire l'Inconscient,

d'un côté, au conscient et, de l'autre côté, au physique, par voie de régression ou d'équivalence, — nous substituons l'hypothèse d'une *continuité synthétique* qui comporte une succession serrée de formes étagées et comme une hiérarchie de genres vivants. Si bien que l'Inconscient servirait, selon nous, d'intermédiaire entre le non-être et l'être, entre la pluralité de la matière et l'unité de la pensée réfléchie. Ainsi, nous nous tenons à égale distance de la conception mécaniste qui en fait une dérivation de l'automatisme physiologique, — et de la conception psychologique, qui le regarde comme une dégradation inférieure ou une préparation encore amorphe du moi conscient, au risque de ne plus comprendre et de ne plus expliquer la nature hétérogène de ce moi subliminal et végétatif. Nous nous séparons de William James, qui veut y voir seulement « le fond ultime sur lequel le moi conscient se profile en dégradé, — le halo qui entoure les états clairs et en adoucit le relief », car nous ne sommes pas de ces hégéliens de cœur qui, obéissant au vertige du devenir, n'aperçoivent dans ce règne qu'une poussière mentale, un ensemble de tourbillons psychologiques. L'Inconscient s'offre à nous avec une physionomie singulière. Restant à l'écart de toute discrimination critique, il ne se juge point ; incapable de se dédoubler, il ne se remanie pas dans le sens d'une plus haute moralité. Essentiellement fruste et animal, il se laisse ballotter çà et là par des suggestions changeantes. Cette suggestibilité varie, d'ailleurs, d'acuité et de finesse avec la complexion des êtres. C'est elle qui confère aux œuvres des artistes ce charme de candeur, cet air de fraîcheur éternelle, parce que toujours renouvelée du dedans, aux sources vives de l'émotion et du rêve. Il y a là, véritablement, toute une floraison prodigieuse de sentiments et d'aspirations qui, pour s'épanouir, n'a pas besoin nécessairement de la lumière de la Pensée. Lorsque, sur ce moi polymorphe, instable — sorte de Protée psychologique — la réflexion se penche pour choisir, concentrer, unifier, — le Moi conscient apparaît, telle une clarté brillante au sommet de notre architecture morale.

Il existe, au demeurant, un incessant commerce entre le moi subliminal et le moi réfléchi. De féconds échanges s'établissent entre eux. Ces deux pôles sont reliés par le large fleuve de l'activité intérieure. La Pensée épure, rationalise,

universalise les mythes imaginatifs, les aspirations ardentes et confuses que lui présente l'Inconscient, dont l'exubérance implique toujours une part de fantaisie, un *excédent* à éliminer. Afin de réaliser péniblement un équilibre très fragile, elle dresse les forces indifférentes et brutales de ce règne mystérieux ; elle en fournit le commentaire intelligible, le raccourci très simplifié et vraiment bien pâle en regard des contrastes et des bigarrures qu'une observation attentive pouvait d'abord deviner dans cette attirante région de nous-mêmes. On constate donc un continuel va-et-vient entre ces deux termes qui par antithèse se différencient. De même que l'Intellect spiritualise certaines données de l'Inconscient, de même celui-ci reconquiert parfois certaines provinces de la pensée pure. Chez les individus absorbés par les sciences et les spéculations abstraites, les sources de l'émotion, trop souvent, se tarissent peu à peu, et la Raison, sèche et tyrannique, ne tarde pas à faire régner son despotisme absolu. L'Inconscient est relégué à de telles profondeurs, humilié si cruellement, tenu dans un tel oubli qu'en vain l'on essaierait de le faire remonter à la lumière, ses outils à la main, dans l'affolement de l'urgence, — pour employer la jolie image de Mæterlinck. D'autres, au contraire — le plus fréquemment des poètes et des musiciens — cèdent à l'appel séduisant du monde affectif, à la tentation d'une existence alanguie dont la torpeur serait visitée par les radieuses apparitions de l'Art. Loin de refouler en eux le subconscient, au risque d'en briser le ressort et d'en étouffer la voix, ils laissent cet hôte inquiétant s'installer en eux comme un maître, ruiner leur vouloir, détruire le relief et la valeur relative de tous leurs actes, répandre partout l'équivoque, l'à peu près, la contradiction et leur inspirer une indifférence lassée qui jouit seulement de sentir couler le flot lent de la vie : πάντα ρέει. En cette attitude se concilient la philosophie d'Héraclite et celle de Bouddha.

Voici donc le mécanisme général de l'Inconscient : « Une conscience d'origine sensible, constituée d'après le type affectif ou animal, est peu à peu rejetée du champ de vision qu'elle emplissait tout d'abord, soit dans l'individu, soit dans l'espèce. Par le fait de cette élimination progressive et de cet isolement, elle s'érige en une réalité fermée aux influences de la Pensée, ouverte exclusivement à celles de la Vie. Elle se

dispose comme un véritable personnage affectif, n'ayant ni les goûts ni les traditions du personnage intellectuel qui lui devient de plus en plus étranger. » D'un côté, l'évolution morale de l'individu, les impérieuses exigences de la vie sociale, les progrès de la Science, réclament des normes logiques, des formules arrêtées, et discréditent le monde affectif qui est, désormais, assimilé à l'animalité élémentaire; — ainsi, la Physique chasse le vol doré des légendes et des superstitions. D'un autre côté, l'Inconscient prend sa revanche dès que l'attention du moi réfléchi se relâche : il s'insinue alors dans les synthèses mentales, avec une patiente ténacité, avec cette persévérance redoutable qui caractérise justement les forces de la nature et, en fin de compte, il les dissout. Nous nous apercevons, à ce moment, que cet Inconscient, *à l'égard duquel nous manquions de points de repère et de moyens positifs d'évaluation*, n'était pas une quantité négligeable. Bien au contraire : nous sommes amenés à cette conclusion que, si l'espace est le lieu des corps et la conscience le lieu des esprits, *l'Inconscient est le lieu de leurs échanges et de leurs métamorphoses*. C'est en lui que s'agite tout un peuple grouillant de variations passionnelles et de *possibilités* sentimentales, de tendances en mouvement, qui sont capables de rester dans cet état en y vivant d'une vie propre, mais aussi, de se laisser capter par le mécanisme mental qui, après les avoir transfigurées, aura l'avantage de dresser un bilan exact de nos richesses intérieures. Dans cet enchevêtrement des forces subconscientes sont, évidemment, compris les penchants et les prédispositions ataviques qui ont leur point d'attache dans l'organisme, les aspirations créées ou développées par tel ou tel milieu, par telle ou telle éducation, — bref les virtualités innées ou acquises qui pèsent d'un poids très réel sur l'exercice de notre esprit et qui, dans une certaine mesure, en déterminent, en limitent le libre jeu. On y rencontre aussi tous les trésors accumulés de la mémoire, et, rangés sur des plans qui se superposent les uns aux autres, au-dessus des réminiscences obscures qui sommeillent, les souvenirs plus nets et mieux localisés dans le temps et dans l'espace, qui tantôt sont mis à contribution par l'automatisme pratique et tantôt entrent dans la combinaison des synthèses intellectuelles. — Il va sans dire que ce règne global de l'Inconscient, qui nous

semble enfoui dans les lointains replis du mystère biologique, ne cesse de s'estomper devant l'éclat grandissant de la conscience claire, à condition que celle-ci s'affirme énergiquement. Il n'y a point là un recul véritable, mais un effet d'optique mentale, un phénomène d'opposition qui met en contraste l'aspect affectif et l'aspect réfléchi de notre activité interne, « les facultés spontanées et les facultés critiques, le mythe et la raison, la légende et l'histoire ». D'ailleurs, nous le répétons, il ne faudrait point qu'une antithèse purement métaphorique nous abusât en nous dérobant la *continuité synthétique* qui relie ces deux pôles extrêmes.

De ce que nous avons caractérisé l'inconscient en lui restituant la place qu'il occupe dans la perspective du monde moral, va-t-on conclure que nous préconisons le retour définitif à cette attitude psychologique, dont nous avons signalé les dangers ; va-t-on déduire que nous caressons l'espoir de renverser au profit de ce « personnage impulsif » la suprématie séculaire de la Raison ? Ce serait un étrange sophisme, un paradoxe excessif. Oui, nous l'avouons : parfois, à travers les fourrés de l'Inconscient, le « gorille » dont parlent Taine et Lombroso n'hésite pas à montrer le bout de l'oreille ! Mais, lorsqu'on fouille jusque dans ces couches inférieures, est-il surprenant de découvrir certains instincts peu nobles, peu idéalistes, qui rappellent opportunément notre origine animale... et la vigoureuse formule de Pascal : « Trop souvent, qui veut faire l'ange fait la bête » ? — Dans ce dynamisme passionnel et voluptueux nous voyons une menace pour la moralité : « Quand le charme de sentir se substitue en nous à la volonté de produire, la moralité s'effondre en même temps que s'efface l'idée de responsabilité. » — Nous ne distinguons plus alors le Bien du Mal, puisque nous nous bornons à contempler la fantasmagorie que notre imagination fait glisser sous nos yeux, et que le plaisir éprouvé devient notre seul *criterium*. La notion du mal, du péché, n'est plus, pour nous, qu'une allégorie surannée qui nous importune inutilement, qui dramatise notre existence, et que nous avons hâte de rejeter. — Ne pourrait-on pas extraire de ces indications l'esquisse d'une morale très élevée qui consisterait à lutter contre l'invasion de l'Inconscient dans les régions supérieures de notre être, et à tendre, d'un effort constant et méthodique,

vers le plus haut degré d'intellectualité, c'est-à-dire vers l'entière maîtrise de soi ? C'est ainsi que les Jansénistes surveillaient sans cesse en leur cœur les révoltes de la concupiscence, tandis qu'aidés de la grâce divine, ou, du moins, espérant y participer, ils s'acheminaient vers les sommets de la sainteté. — Objectera-t-on qu'en tout cas l'Inconscient est l'ennemi naturel de toute morale *sociale*, en tant qu'il déchaîne les appétits égoïstes, le « vouloir-vivre » conquérant et brutal ? Ce serait oublier que, dans les complexes réserves de ce règne, les forces de l'altruisme, généreux et fraternel, le besoin d'expansion et de dévouement dont parlent Comte et Guyau font ou peuvent faire contre-poids aux tendances mesquines du moi replié sur lui-même (1). Si bien que l'éducation progressive de l'être social, du citoyen, consiste justement à faire prédominer les forces altruistes, en orientant leur jeu à la lumière de la Raison ; c'est là, au fond, l'œuvre même de la civilisation. Peut-être, d'ailleurs, faut-il se résigner à constater qu'il y a dans l'univers deux catégories d'êtres qui semblent pétris de substances différentes : les uns, imprégnés, souvent à leur insu, de la tradition chrétienne, considèrent que leur devoir est, tout en assurant leur salut personnel, leur propre amélioration morale, de consentir à tous les sacrifices nécessaires pour faire évoluer la société dans le sens de la Perfection, car ils ne comptent eux-mêmes que comme des unités bien misérables, perdues dans l'immensité du plan divin ; — les autres, repoussant tout sentimentalisme mystique, s'interdisant comme des faiblesses ridicules toute abnégation et toute pitié, se débarrassent de toute entrave et, conscients de leur puissance, se frayent un passage dans l'âpre mêlée des convoitises, au risque d'écraser « les moins aptes, les moins armés » ; ils s'épanouissent pleinement, ils jouissent avec intensité de la vie et des voluptés éphémères qu'elle offre à leur dilettantisme raffiné ; ce sont les nietzschéens, dont le seul idéal est le surhomme, et pour lesquels le vouloir-vivre, loin d'être une force dangereuse qu'il convient de diriger et d'organiser en vue d'une fin supérieure, est sa propre fin à lui-même et demeure indifférent envers le fan-

(1) Vauvenargues l'avait bien remarqué, — lui qui prépare si manifestement Rousseau ! Au demeurant, c'est dans les milieux populaires, où l'Inconscient est roi, que se recrutent en majorité les sauveteurs, les martyrs de la foi ou du patriotisme, les héros ignorés.

tôme verbal de la moralité (1). Si ces deux catégories d'êtres irréductibles doivent toujours coexister, la meilleure solution sera, apparemment, d'abandonner tout système absolu de morale transcendantale ou métaphysique, et de s'en tenir à un art délicat de l'hygiène ou de l'équilibre intérieur, voisin du véritable épicurisme, et qui sera conditionné extérieurement par le respect scrupuleux du droit d'autrui. Dans ces limites, il sera permis de prêter quelquefois l'oreille aux douces suggestions de l'Inconscient.

Les travaux érudits et techniques de certains spécialistes, tels que MM. Charcot, Pitres, Azam, Régis, Dupré, etc., sur la localisation des divers *centres* et sur la différenciation des *degrés* de conscience qui nous laisse entrevoir comme des plans étagés, sur les dédoublements morbides de la personnalité, — tous ces travaux n'apportent aucune objection sérieuse à notre thèse qui établit une continuité synthétique et, en quelque sorte, une progression d'activité réfléchie entre la matière et l'esprit. Au contraire : ils semblent la renforcer ; autant, du moins, que des expériences et des observations pathologiques peuvent confirmer ou infirmer une construction qui ne relève pas entièrement du *criterium* et des mesures scientifiques, et qui, par certains côtés, touche à la métaphysique pure. — Aussi bien, en ce domaine, on n'arrivera probablement jamais à des données immuables, à des dogmes. Le jour où l'on réussirait à décomposer en formules et en lois le mécanisme de ce règne ténébreux, l'Inconscient n'existerait plus : il s'évanouirait sous la clarté conquérante de l'analyse. Il nous suffit que notre interprétation de ce monde énigmatique soit cohérente et projette une vive lueur sur la genèse, lente et souterraine, de certaines attitudes mentales, sur la naissance de certains états d'âme. Songeons, par exemple, aux crises du mysticisme, à nombre de conversions fameuses comme celle de la Palatine, à la ferveur extatique d'une sainte Thérèse, au quiétisme passif et confiant de M^{me} Guyon. Alors même qu'une dialectique surajoutée en recouvre les élans, nous y saisissons toujours « un état affectif qui s'irradie en tous sens et qui s'impose peu à peu, en ré-

(1) La plupart des « personnages » de M. Henri Bernstein appartiennent à cette catégorie, où l'on ne prend pas toujours soin de masquer sous un vernis de politesse et de belles manières le déchaînement des instincts. (Cf. *la Griffe*, *le Voleur*, etc.)

duisant les résistances de l'égoïsme et les puissances rebelles de l'individualité ». — Il n'y a point là, ainsi que le soutiennent les matérialistes, un simple empiétement du subliminal de Myers, du polygone de Grasset sur la conscience principale; il n'y a point là, non plus, un développement rectiligne, une ascension directe et logique de la conscience supérieure qui, déléguant ses besognes habituelles aux centres secondaires, atteindrait, momentanément et d'une façon anormale, à une vie plus haute et comme supraterrrestre : nous assistons à une série de *transpositions* qui permet à la conscience en travail de s'approfondir et de se « tirer au clair », au moi réfléchi et moral de prendre possession de la spontanéité, d'en coordonner, d'en « sublimer » les mouvements, et de transformer la tendresse inquiète, troublée de la mystique dominée par ses nerfs, en un amour épuré et intellectuel de Dieu, de la Perfection (1). Voici deux manifestations, encore plus évidentes, du subconscient dans le domaine religieux : d'une part, on peut rapprocher de l'automatisme psychologique ce que Pascal dit de la coutume (2), — état habituel qui, créant en nous une sorte de *climat* moral, nous facilite la pratique de notre foi ; d'autre part, dans le phénomène de la croyance, il y a une qualité spéciale d'exaltation lyrique qui intéresse le dynamisme du subconscient en faisant converger vers une fin supérieure, d'ordre métaphysique, celles de ces forces qui ne sont pas irrémédiablement incompatibles avec l'idéal divin (3). — Considérons, maintenant, le phénomène, non moins complexe, de l'*invention* esthétique. La méthode critique de Taine, recommandant l'étude de la race, du milieu, du moment, les recherches biographiques, éclairait les environs de l'œuvre analysée, expliquait certains détails d'abord obscurs, mais laissait subsister l'élément mystérieux où réside la vraie nature du génie (4). Au contraire, nos théories sur le rôle de l'Inconscient font comprendre ce je ne sais quoi de capricieux, de fantasque, de saccadé que l'on remarque dans les moindres démarches du génie, confondu trop souvent avec

(1) Cf. l'étude de M. Probst-Biraben (*Revue philosophique.*, nov. 1906), qui offre matière à discussion.

(2) Sur Pascal, les livres de MM. Boutroux, V. Giraud et Strowski — et mon *Essai sur l'apologétique littéraire* (Paris, Picard).

(3) Cf. Bazaillas : *la Crise de la Croyance* (Paris, Perrin) et la psychologie religieuse de Newmann.

(4) Cf. Séailles : *le Génie dans l'art*.

une névrose qui confinerait à la folie; elles font comprendre cette « ivresse dionysiaque » au sein de laquelle il enfante ses chefs-d'œuvre. En apparence, il procède par bonds, comme les secousses cosmiques; en réalité, il suit le tracé tortueux du courant subconscient qui circule autour d'un *thème* fondamental, d'un *motif* essentiel: telles les variations d'un nocturne de Chopin (1). Nous apercevons pour quelles raisons les grands génies sont, le plus souvent, méditatifs, solitaires, sauvages, et comme distraits à force d'être attentifs uniquement aux voix du monde caché qui parle en eux, — telle la grâce céleste en l'âme recueillie. Ils se laissent tout d'abord suggestionner par l'Inconscient, avant de faire intervenir le triage minutieux, le travail de synthèse harmonieuse qui donneront à leur œuvre une valeur esthétique. Et c'est dans la manière originale dont chacun d'eux dégage *telle* ou *telle* note de l'étrange symphonie qu'il faut chercher le secret de sa personnalité. Il arrive, du reste, que les plus éminents d'entre eux sont aptes à *traiter* successivement les inspirations les plus diverses de leur subconscient, tout en conservant dans leurs productions les plus variées une certaine unité de vision et un cachet souverain qui leur est propre. Isoler un *thème* sentimental et l'orchestrer en l'enrichissant de tous les états affectifs, de toutes les associations d'images, de toutes les aspirations plus ou moins confuses qui s'y rapportent, — voilà, sans doute, réduit à son expression simple, le phénomène de l'*invention*, que nous l'envisageons à travers la musique d'un Beethoven ou à travers les poèmes d'un Lamartine.

Le livre qui nous a servi de point de départ est d'ailleurs très représentatif de toute une évolution esthétique qui entraîne vers les merveilleuses régions de l'Inconscient plusieurs artistes, plusieurs littérateurs de notre époque, et qui, par conséquent, doit peu à peu entrer dans la philosophie, — celle-ci ne faisant que rationaliser tout ce qui vit et s'organise. Nous citerons seulement quelques exemples significatifs. Un bon nombre des admirables drames lyriques de Richard Wagner sont dominés par

(1) On s'explique maintenant le rôle qu'ont joué dans la vie de certains poètes; tels que Baudelaire, les excitants, les stupéfiants, — parfums, plantes ou drogues médicinales qui avaient pour but de faire sourdre le flot des émotions sub-conscientes, de créer un état exceptionnel, et presque morbide, de somnolence rêveuse, en obnubilant d'une façon momentanée les facultés logiques et en suspendant les énergies actives. Evidemment, au travail de gestation a dû succéder la phase *lucide* de la « mise au point » artistique...

l'idée chrétienne de la Rédemption, qui se retrouve notamment dans la conception du loyal, chaste et mystique Lohengrin, chevalier du Graal. Mais ce qu'il importe de signaler ici, c'est le triomphe de la spontanéité naïve et primesautière, de l'instinct, de la jeunesse et de l'amour, symbolisés par le héros Siegfried, sur les louches intrigues, sur les bas calculs de l'égoïsme rusé et sur les forces mauvaises qui tentent de lui faire obstacle; c'est (comme, plus tard, dans le *Sigurd* de Reyer) l'épanouissement de cette âme toute neuve que n'ont point inquiétée et flétrie prématurément l'obsession du péché, les angoissants conflits des crises morales; c'est l'exaltation de tout ce qu'il peut y avoir de bon, de généreux, de séduisant dans les réserves si mêlées du règne inconscient dont, au surplus, les procédés naturels sont très heureusement reproduits par une orchestration d'une incomparable souplesse et par « le leit-motiv » aux périodiques retours. De ces mêmes réserves provient en *droite ligne*, bien qu'elle diffère sous beaucoup de rapports de la technique wagnérienne — la musique si enveloppante de M. C. Debussy, dont on s'imprègne comme d'une atmosphère subtile et qui fait lever en nous la ronde vaporeuse des songes. Par malheur, trop délibérément tournée vers l'Inconscient le plus rudimentaire, cette musique reste invertébrée, manque de dessin; elle fait regretter les belles et pures mélodies dont débordent les symphonies, à la fois si vivantes et si bien construites, d'un Beethoven; et, trop fréquemment, à son insu peut-être, comme si le formalisme musical prenait alors sur elle une ironique revanche, elle verse dans certains procédés aussi déplaisants que des tics (1). Toutefois, on pourra retirer de *Pelléas et Mélisande*, outre d'inoubliables impressions, des indications utiles sur un nouveau genre dramatique où le *libretto* serait conçu et traité en fonction du dynamisme de l'Inconscient. On y verra à bon droit le témoignage d'une réaction nécessaire contre les banales et insignifiantes « histoires », si grossièrement mises en vers, qui servaient de sujet aux anciens opéras et qui amusaient la curiosité crédule de nos grands-pères. On y constatera un retour vers la simpli-

(1) Cf., à ce propos, l'emploi que M. Debussy fait des quintes, des successions de neuvièmes, des appoggiatures, etc. Cf. aussi les romances de G. Fabre, qu'interprète si parfaitement M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck, et les *lieder* de Reynaldo Hahn sur des poèmes de Verlaine.

cité suggestive du style exprimant l'humanité des sentiments, traduisant les émotions les plus délicates, les vibrations les plus légères du cœur, sans souci de l'emphase traditionnelle, de l'élégance factice. On sera amené à se demander s'il n'y a pas un danger dans les livrets *trop* soignés (comme ceux de Catulle Mendès), où les pr ciosit s contournées de la poésie accaparent l'attention au détriment de la musique qui devrait *toujours* demeurer au premier plan, et ne chercher dans le scénario que des *motifs*   exploiter, des *situations*   dépeindre, des points de repère et des *jalons* spatiaux, habilement dissimulés. Quoi qu'il en soit, — et nous rejoignons ici nos analyses du début, — c'est bien dans cet art privilégié que l'Inconscient peut se livrer tout entier à nous, avec sa luxuriante richesse, ses lointaines perspectives, son ivresse jaillissante.

Dans les œuvres de nos prosateurs et de nos poètes, nous rencontrons cependant des messages encore fort intéressants de ces limbes de la pensée. Quels ouvrages rangerions-nous dans cette bibliothèque de l'Inconscient? — Les exquis romans de M. Pierre Loti, tout remplis de rêveries bouddhiques où le nonchaloir de l'écrivain goûte une immobile paix, loin de tout effort douloureux et vain : souvenons-nous de l'air désenchanté avec lequel ce païen voluptueux regarde se dérouler la trame brillante des phénomènes et perçoit, non sans une vague mélancolie, derrière le mouvant décor des apparences, la présence imminente du Néant. — Les recueils d'impressions aiguës où M. Maurice Barr s note les grâces alanguies et crépusculaires de Venise, l'adieu des gloires qui s'éteignent, les décadences obscures des êtres et des cités qui connurent les heures d'apothéose, l'insensible pente qui entraîne tout ici-bas vers la mort et, en même temps, les appels impérieux qui nous viennent d'outre-tombe, à moins qu'ils ne soient bien plutôt la voix des ancêtres se prolongeant, se survivant en nous-mêmes. — Les contes, les poèmes, les livrets raffinés de M. Maurice Maeterlinck prêtant une attention singulière à ces créatures ingénues et instinctives dont la physionomie pr rapha lique se profile sur la grisaille des siècles défunts, et nous faisant aimer ces petites princesses énigmatiques qui balbutient des paroles brèves et imprécises, lourdes cependant d'un sens caché, comme sont chargées de pollen les ailes fragiles des abeilles. A com-

bien de poètes faudrait-il réserver une place sur ces rayons ! On n'ignore pas que la prétention des symbolistes a été de réagir contre les excès de l'école parnassienne qui avait presque assimilé la poésie à la peinture ou, plus généralement, aux arts plastiques, et d'utiliser, à leur façon, les ressources expressives de l'art musical, en mettant à profit le pouvoir *évocateur* des mots et des cadences. Au lieu que les principaux Romantiques, héritiers de la chaire chrétienne, avaient orchestré, en les mélangeant, ces quatre grands thèmes ou lieux-communs : l'amour, la nature, la mort et Dieu, et développé, avec tous les prestiges de leur lyrisme émouvant, les idées métaphysiques qui hantaient les jeunes générations du XIX^e siècle, — les membres de la nouvelle école, d'ailleurs assez indépendants à l'égard de toute doctrine fixe et dogmatique, ont essayé de remonter, par la chaîne des associations de sons et d'images, jusqu'aux frissons les plus subtils du cœur, et de traduire, selon la parole de Baudelaire, « les correspondances mystérieuses et les intimes accords » qui existent entre les êtres et les choses, — bref, un des plus curieux aspects de l'Inconscient. Cette poésie, sans truculence et sans panache, avant tout *suggestive*, a trouvé un représentant plein de charme en la personne de Verlaine, le délicieux auteur de *Sagesse*, qui, encore tout troublé de l'écho mièvre des fêtes galantes, la chair encore brûlée de désir, venait épancher ses mystiques ferveurs aux pieds de la Madone compatissante, avec une grâce dévote d'enfant contrit. Elle a été un peu compromise, en revanche, par les exagérations de Stéphane Mallarmé, qui a manifesté dans certains sonnets fameux une haine paradoxale de la clarté et qui n'a même pas gardé à ces bizarres hiéroglyphes le minimum de précision et d'unité indispensable à toute œuvre esthétique. En combinant des effets inédits, cet original manieur de timbres a oublié que le mot, signe tout chargé d'abstractions, ne pourrait jamais, dans l'évocation du subconscient, remplacer intégralement le son adapté au cadre moteur de la phrase mélodique. De là, ses erreurs. A l'écart des petites chapelles, M. Francis Jammes, toujours fidèle à sa province béarnaise, à ses horizons familiers, s'attendrit aux souvenirs d'enfance, participe au deuil des primevères, et sent tout près de son cœur virgilien la vie humble du vieux clocher dont les appels scandent les étapes essentielles de sa propre vie

et réveillent en lui la foi pieuse des jeunes ans. Il est dommage que les touchantes candeurs de ce poète éminemment sincère et dégagé de toute rhétorique dégénèrent par moments en des puérilités que l'on croirait affectées et qui sont peut-être, tout simplement, les naïfs bégaiements du moi subconscient, non accoutumé à s'exprimer selon les règles et l'ordonnance d'un art plus rationnel. On le voit : il y a bien, de nos jours, une évolution qui tourne les littérateurs vers les régions de l'Inconscient et qui, dans la forme, se trahit par des efforts marqués et plus ou moins heureux vers une traduction directe, sans emphase, de l'émotion passagère, et par une souple musicalité.

Mais pourquoi ne pas citer l'authentique précurseur de ce mouvement : J.-J. Rousseau, qui, écrit M. Bazaillas, « a renversé le système convenu du Moi à la réflexion pour se transporter jusqu'au point redoutable où la conscience se fond avec les éléments sauvages et spontanés de la Nature... Ce que son art révèle de capricieux et de fantasque, son exaltation, son délire, son ivresse, cette superposition continuelle de la rêverie au réel, ne sont que les procédés de la vie inconsciente quand, saisie au delà du tournant où elle s'infléchit vers la pensée, elle revêt encore la forme d'une puissance élémentaire qui nous renouvelle et nous enchante... En affranchissant les forces affectives, pour nous permettre d'en jouir dans ce qu'elles ont de vertigineux et de charmant, il a soulevé du fond de la nature humaine une énorme vague de sensibilité, et l'équilibre ordinaire de l'homme en est encore ébranlé. » Mais si l'ordre social a peut-être à craindre les conséquences d'un tel divorce entre le monde affectif et le monde intellectuel, ce dédoublement n'a pu que profiter à la psychologie, mise ainsi en mesure de soupçonner un nouveau champ d'expérience. Il faut en savoir gré à Rousseau, alors même qu'on n'éprouverait aucune sympathie pour ce personnage étrange, contradictoire, impulsif et malade (1), pour ce misan-

(1) Brunetière, empruntant ce terme au docteur Möbius, appelle Rousseau : un « lypémane » (Cf. le Manuel). Lire *les Confessions* (liv. I) et l'ouvrage intitulé : *Rousseau juge de Jean-Jacques*. — La thèse de M. P. Lasserre, pleine de vigueur, d'éclat et de talent, — digne, à ce titre, de passer pour exceptionnelle, — pourrait être discutée dans le détail ; mais cette discussion nous entraînerait hors des limites de notre sujet. Une simple observation : quand on envisage l'auteur de *l'Emile* comme l'ennemi né de toute morale sociale, on devrait ne pas perdre de vue certains faits : 1^o il y a, sinon dans toute sa vie, du moins dans toute l'œuvre de ce piétiste,

thrope orgueilleux et torturé par ses nerfs, incapable de résister à ses penchants et de réaliser le Bien perçu ; alors même qu'avec M. Pierre Lasserre on rendrait cet individualiste, cet égalitaire à outrance responsable de la formation d'une mentalité dangereuse et d'un idéal chimérique ; — alors même qu'on pousserait l'ingratitude jusqu'à oublier le geste hardi et harmonieux par lequel ce pèlerin passionné des solitudes ouvrit à ses contemporains étonnés de larges échappées sur la nature, — leur dévoila la grâce embaumée des sous-bois, la sereine majesté des montagnes, — faisant comprendre enfin qu'un « paysage est un état d'âme », et mettant au service de ses impressions, de ses songes, un style admirable qui peint et qui chante, tout à la fois... Oui, Rousseau est le véritable initiateur de cette littérature de l'Inconscient, dont nous avons indiqué les principales productions et qui, bien entendu, nous offre seulement des expressions *approximatives* et imparfaites de ce règne fécond et ténébreux. — L'ouvrage examiné par nous amorcera, nous l'espérons, dans le sens du grave problème de la Personnalité, des recherches de plus en plus pénétrantes, de plus en plus libérées de tout point de vue systématique. En tout cas, *situé désormais* dans le vaste panorama de la méditation contemporaine, ce livre, qui a déconcerté beaucoup de philosophes habitués à un genre plus austère, plaira sûrement aux artistes : ils y trouveront, en effet, l'écho et l'image du sourd travail d'enfantement qui fait leur joie, leur tourment — et leur gloire... Peut-être se défendront-ils plus mollement que d'autres contre les séductions enlaçantes d'un style quelque peu asiatique, — bien excusable, après tout, chez le Chateaubriand de ce monde nouveau !

J.-ROGER CHARBONNEL.

une constante préoccupation du Bien, de l'Idéal moral, — accentuée d'ailleurs par l'influence de Plutarque ; 2° Rousseau a toujours oscillé entre les deux pôles de l'Inconscient, signalés plus haut : l'égoïsme individualiste et l'altruisme social, postulant le droit d'association, qui doit corriger, au moins partiellement, selon les principes exposés dans *le Contrat*, les inégalités et les injustices, les despotismes et les privilèges. Cf., sur ces deux points, le chapitre excellent qui concerne Rousseau, dans la Littérature de M. Lanson.